

XYZ. La revue de la nouvelle



Moscou

Céline Mathieu

Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de NYX

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathieu, C. (1989). Moscou. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 67–68.

Dans le froid de l'hiver moscovite, le sang des blessures gelait. L'ennemi apparaissait derrière un rideau de glace, le voile de nos engelures.

Nous n'en finissions plus de mourir...

Là-bas en France, dans le doux éclat printanier, il y avait eu des bals aux Tuileries, étincelants de lumière. Les musiques solennelles accompagnaient mes pas sur le tapis rouge des grandes pompes, de la gloire et des richesses.

Je suis un fidèle serviteur de l'Empire et de l'Empereur...

Tout ce confort, ce luxe, cette nourriture abondante devenaient oniriques devant nos privations du moment. Avais-je senti là-bas, si loin, tout ce qui m'attendait à la traversée de la Moscowa? Avais-je profité de tout ce bonheur? La gloire était donc si éphémère?

Ce revirement de fortune était si radical, qu'il semblait provenir de cauchemars. Pourtant, dans mes souvenirs, je revoyais le départ triomphal de la Vieille Garde. Tout avait été tellement facile! La visite à Vienne, la montée vers la Prusse. Cet arrêt à Varsovie où les femmes étaient belles et l'eau-de-vie brûlante. Tant de félicité avait enivré la Grande Armée, au point de croire que nous bivouaquerions à Moscou, durant le prochain hiver, comme si c'était en Provence.

À grand déploiement d'étendards et de fanfares, ruisselant de nos légions d'honneur et de nos brandebourgs dorés, glorieux à l'avance, nous avons suivi les chemins du Niémen qui nous conduisaient à notre perte.

Et maintenant, j'étais là... Assis dans la neige, supporté par le tronc d'un arbre mort. Les cristaux glacés formaient un étrange écran poreux, au travers duquel je pouvais voir le chemin embourbé et les rameaux noirs des arbres de chaque côté. Je savais qu'il devait faire froid, mais je ne le sentais pas, engourdi que j'étais par un choc quelconque...

Derrière le rideau de neige, des ombres apparaurent; des cavaliers harassés, enveloppés de martre et de zibeline, boueux et ensanglantés.

L'absence du bruit des sabots, sur ce tapis feutré qui ensevelissait tout, rendait la scène fantastique. Mais voilà qu'au premier rang, un cheval blanc se détachait. Son cavalier de noir et de gris, plein de morgue et de colère poussait le cheval au galop.

Ce cavalier, qui sentait qu'on l'observait, se devait de refléter l'image de toute son importance. C'était l'Empereur... Il semblait las, maussade, bilieux, mais il gardait le dos droit, ses gestes étaient précis. Il demeurait la seule notion de noblesse de tout ce groupe hirsute.

Par les naseaux du cheval, une buée pleine de givre s'exhalait. Sur sa crinière, des glaçons brillaient, rendant sa robe blanche irréaliste.

Les généraux faisaient contraste dans leurs habits disparates. Je les connaissais tous, mais ils faisaient mine de ne pas me voir. Ils semblaient gênés par une quelconque imposture...

Mais l'Empereur, lui, pourquoi ne m'adressait-il pas la parole comme il en avait l'habitude? Pourquoi s'assombrissait-il davantage en m'observant? Pourquoi fixait-il mon ventre avec insistance?

J'aurais voulu crier «Vive l'Empereur!» Je l'avais toujours fait. Non seulement par devoir, mais parce que j'y croyais. Mais j'en étais incapable, paralysé par un choc quelconque.

Pourtant, j'étais un moustachu, de ceux de la première heure, un fidèle, un indéfectible. J'avais tout sacrifié au service de mon Empereur et je ne regrettais pas une heure, pas une minute de ma vie auprès de lui.

Puis je compris... J'étais de ceux qui avaient taché le blanc de la neige. De mon ventre déchiré, s'épandaient mes entrailles qui fumaient dans le froid.

J'étais un des responsables de la défaite...

Et le dernier Empereur d'Occident, sur son cheval chimérique, plus martial que les dieux eux-mêmes, détourna à jamais ses regards...

J'avais fini de mourir...

Née le 12 juin 1956, j'ai fait mes études universitaires en physique, et ma passion pour l'histoire et la littérature en est une d'autodidacte. Je suis présentement enseignante de mathématiques et d'informatique et je fais un certificat en création littéraire. Comme quoi la physique mène à tout, à condition d'en sortir...